

CHAPITRE IX.

L'ART ÉGYPTIEN ET L'ART HÉBRAÏQUE PENDANT
LE SÉJOUR AU SINAI.

Nous venons de voir que la religion mosaïque, tout en différant complètement par ses dogmes de la religion égyptienne, faisait néanmoins à chaque instant penser à elle. Les traces du séjour des Hébreux en Égypte sont bien plus sensibles encore dans l'emploi qu'ils font de l'écriture et dans la manière dont ils fondent le veau d'or ou exécutent les travaux de l'arche d'alliance et du tabernacle.

On peut regarder d'abord comme une preuve sensible des rapports des Israélites avec les Égyptiens l'usage familier qu'ils avaient de l'écriture. Ce point mérite d'être attentivement examiné, parce que c'est l'un de ceux sur lesquels se sont appuyés le plus longtemps les ennemis des Livres Saints pour rejeter l'authenticité du Pentateuque. Au siècle dernier, on niait en France que Moïse pût être l'auteur des livres qu'on lui attribue, parce qu'il ne pouvait avoir de quoi les écrire¹. Dans notre siècle même, en Allemagne,

¹ « Abenezra, dit Voltaire, dans son *Traité de la tolérance*, fut le premier qui crut prouver que le Pentateuque avait été rédigé du temps des rois. Wolston, Collins, Tindal, Shaftesbury, Bolingbroke et beaucoup d'autres, ont allégué que l'art de graver ses pensées sur la pierre polie, sur la brique, sur le plomb ou sur le bois était alors la seule manière d'écrire. Ils disent que, du temps de Moïse, les Chaldéens et les Égyptiens n'écrivaient pas autrement, qu'on ne pouvait alors graver que d'une manière très abrégée, et en hiéroglyphes, la substance des choses qu'on voulait transmettre à la postérité, et non pas des histoires détaillées; qu'il n'était pas possible de graver de gros livres dans un désert où l'on changeait si souvent de demeure, où l'on n'avait personne qui pût ni fournir des vêtements, ni les tailler, ni même raccommo-der les sandales... Ils disent qu'il

Hartmann, sans nier la connaissance de l'écriture en Égypte, a prétendu qu'elle était le secret des prêtres et que par conséquent les Israélites, relégués dans une condition infime, n'avaient pu la connaître; il a soutenu, avec d'autres rationalistes, qu'il n'était pas possible de se procurer les matières nécessaires pour écrire une œuvre aussi considérable que les cinq livres de la Loi, parce que les superstitions locales empêchaient de se servir d'autre chose que de la pierre, du métal et du bois, à l'exclusion du parchemin, et que les mots qui signifient écrire, ont tous voulu dire originairement *graver, creuser, tailler* une substance dure. Von Bohlen et Valke ont affirmé que l'art d'écrire pouvait remonter tout au plus, parmi les tribus sémitiques, à dix siècles avant notre ère. Hartmann était si convaincu que l'écriture ne pouvait pas avoir été connue des Hébreux avant l'époque des Juges, qu'il n'hésitait pas à déclarer que la question de savoir si Moïse était l'auteur de la moindre partie du Pentateuque ne méritait pas même d'être examinée.

Les rationalistes que nous venons de nommer étaient des plus avancés et des plus aventureux de leur parti, mais même des hommes plus modérés et en général plus sérieux, comme Gesenius et de Wette, le premier dans son *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques*¹, le second dans son

n'est pas vraisemblable qu'il y eût tant de graveurs en caractères, lorsqu'on manquait des arts les plus nécessaires et qu'on n'y pouvait même faire du pain. » Voltaire trouvait cette objection contre l'authenticité du Pentateuque si propre à faire impression qu'il l'a répétée à satiété dans ses écrits: « Il est vrai, dit-il dans le *Dialogue entre un caloyer et un homme de bien*, qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de Josué dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable. » Voir Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, édit. de 1827, t. I, p. 70-71; t. III, p. 372; cf. t. II, p. 67.

¹ *Geschichte der hebräischen Sprache und Schrift*, in-8°, Leipzig, 1815, n° 41, p. 140.

*Archéologie*¹, enseignèrent aussi que ce n'était qu'au temps des Juges que les Hébreux auraient pu apprendre à écrire.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que le plus ancien des rationalistes que nous venons de nommer s'exprimait de la sorte; il faudrait être aujourd'hui de la plus grossière ignorance pour répéter de semblables objections. Non seulement Moïse a pu écrire le Pentateuque, mais toutes les allusions qu'il fait à l'écriture, au lieu de se tourner contre l'authenticité de son œuvre, en deviennent la confirmation.

Il est vrai que l'art d'écrire était encore à cette époque fort peu connu parmi nos ancêtres aryens. Dans l'Iliade, composée certainement plus tard que le Pentateuque, on ne rencontre guère qu'une seule allusion certaine à l'écriture². Mais autant elle était rare encore chez les Hellènes, autant elle était commune chez les habitants de la vallée du Nil, parmi lesquels il faut compter les Hébreux au temps de l'exode. Le scribe égyptien était partout, avec son style ou son calame à la main. Les matériaux pour écrire ne manquaient pas : on écrivait sur la pierre, sur le bois, sur la toile et surtout sur le papyrus. C'est comme un trait caractéristique de l'Égyptien que le besoin, on pourrait presque dire, la manie d'écrire. Aussi, quand nous voyons Moïse porter les tables de la loi avec les commandements de Dieu qui y sont gravés; prescrire de graver ces mêmes commandements sur la pierre et de les placer sur le mont Hébal³; ordonner de les écrire sur les montants des portes et de les attacher autour du front, nous ne pouvons nous empêcher de nous dire : Celui qui parle ainsi a reçu une éducation égyptienne, et ceux à qui il s'adresse ont été initiés aux mœurs

¹ *Lehrbuch der hebräisch-jüdischen Archäologie*, 3^e édit., Leipzig, 1842, n^o 277, p. 401.

² *Iliade*, vi, 168-170; W. E. Gladstone, *Homeric Synchronism, Time and Place of Homer*, in-12, Londres, 1876, p. 63-65.

³ Deut., xxvii, 4, 8; cf. Jos., viii, 30-32.

et aux coutumes égyptiennes. Si nous ne trouvons pas dans le Pentateuque ces allusions à l'art d'écrire, dont on a voulu se servir comme d'une arme contre lui, son origine devrait nous être suspecte.

C'est ainsi que les objections anciennes se transforment, à la lumière de la véritable science, en arguments et en preuves d'authenticité.

L'histoire de la fabrication du veau d'or, dont on a essayé aussi d'abuser pour attaquer l'authenticité des livres de Moïse, est devenue également un témoignage en sa faveur. Comment aurait-on pu fondre le veau d'or dans le désert, disait-on? Les arts n'étaient pas assez avancés; on aurait manqué tout à la fois d'ouvriers assez habiles, de la matière et des instruments nécessaires.

Rien de tout cela ne manquait, au contraire. L'histoire du veau d'or et les détails qui nous sont donnés sur la construction du tabernacle, de l'arche et de tous les meubles sacrés, sont une preuve que les Israélites avaient été formés à l'école des artistes égyptiens. Ceux-ci étaient très habiles, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le remarquer¹, en métallurgie et en orfèvrerie.

Dès la v^e et la vi^e dynasties, nous trouvons la mention de l'exploitation des mines. Ameni, officier d'Osortésen I^{er}, raconte qu'il avait escorté les convois d'or des mines de Coptos. Sous la xix^e dynastie, les mines de Rhedésiéh [dans l'ouadi Abbas], étaient exploitées sur une grande échelle, comme nous l'apprend une inscription découverte dans un temple de cette localité. Une tablette de Kouban, datée de la troisième année du règne de Ramsès, nous fait connaître qu'afin de pourvoir d'eau les mineurs et ceux qui traversaient le désert avec des ânes, pour se rendre aux mines et en rapporter l'or, Sêti I^{er} avait creusé un puits de 120 coudées, mais sans succès. Ramsès continua les travaux et à

¹ Voir plus haut, t. I, l. II, ch. III, *Abraham en Égypte*; t. II, p. 129.

sept ou huit coudées plus bas, la nappe d'eau fut trouvée.

Un papyrus conservé au musée de Turin, et dont nous avons déjà parlé¹, contient une carte et un plan de ces mines d'or, où sont indiquées les routes qui conduisaient aux filons aurifères².

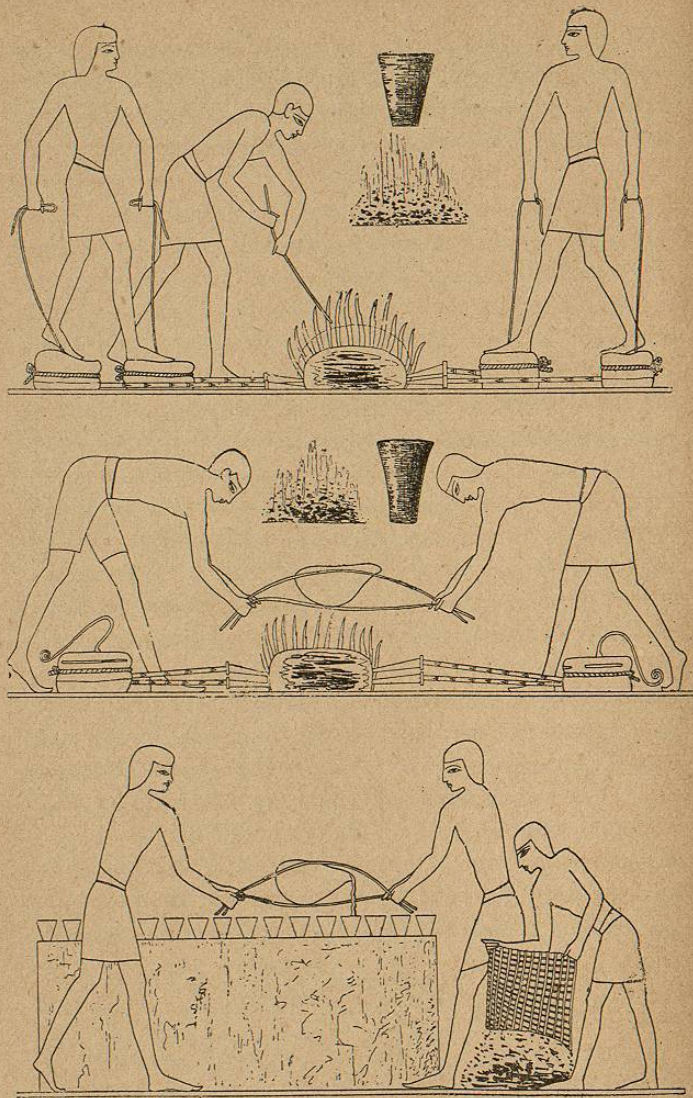
Nous possédons aussi une carte, malheureusement très mutilée, des mines d'or de la vallée de Hammamat, située entre le Nil et la mer Rouge. Elle date du règne de Ramsès II et a été publiée par M. Lieblein, de Christiania. Le khédive Ismaïl Pacha a fait exécuter, en 1874, dans la vallée de Hammamat, des recherches destinées à retrouver les traces des travaux indiqués par cette carte et d'autres monuments. On y a découvert les débris d'environ deux mille anciennes habitations construites en pierre, de grands amas de poteries, de nombreux fragments de mortier et de granit, et divers engins ayant indubitablement servi à concasser et à pulvériser le quartz. Des milliers de tonnes de scories y sont amoncelées à côté des restes des étangs où l'on avait lavé le minerai d'or. Une quantité considérable de filons de quartz percent les collines de granit, dont plusieurs ont été exploitées superficiellement, d'autres à une grande profondeur. Des échantillons de ce quartz aurifère ont été envoyés en Angleterre et en France, et leur analyse a donné une valeur de 250 francs par tonne en chiffres ronds³.

Si l'on se rappelle maintenant que le Ramsès II, à qui l'on doit la carte dont nous venons de parler, est le pharaon qui employa les Hébreux aux travaux qu'il fit exécuter sous son règne, on trouvera tout naturel d'admettre qu'il dut en

¹ Voir t. I, l. II, ch. III, *Abraham en Égypte*.

² Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 2^e édit., 1878, addition de M. Sayce, t. II, p. 242.

³ L. H. Mitchell, rapport lu à la Société khédiviale de géographie, imprimé dans le *Bulletin* de la société, novembre 1879; L. Delgeur, *La Géographie des anciens Égyptiens*, dans la *Revue des questions scientifiques*, octobre 1880, p. 545-546.



32. — Fondeurs d'or, d'après un tombeau de Thèbes.

envoyer quelques-uns aux mines d'or de la montagne de Boukhen, c'est-à-dire de la vallée d'Hammamat.

L'or et les autres minerais précieux, extraits par les Égyptiens, étaient mis en œuvre par d'habiles artistes¹. Les procédés les plus raffinés leur étaient connus. Ils avaient remarqué de bonne heure que la ductilité de l'or permettait de le réduire en feuilles très minces et d'en couvrir ainsi toute espèce de substances qui revêtaient le brillant et l'éclat de l'or. La dorure était usitée en Égypte dès le temps d'Osorsésen I^{er}. L'incrustation de l'or, la taille et la gravure des pierres précieuses, ainsi que des métaux divers, tout cela était familier aux sujets des pharaons dès une très haute antiquité². Nous en avons la preuve dans les innombrables œuvres d'art trouvées dans les tombeaux et aussi dans les scènes peintes qui, sur les monuments funéraires, représentent tous les procédés employés par les orfèvres pour l'exécution de leurs ouvrages.

On peut assurément admettre sans aucune invraisemblance que, tandis que certains Israélites avaient travaillé à l'extraction du minerai, d'autres, doués d'une aptitude et d'un goût particuliers, s'étaient exercés à la fabrication des bijoux.

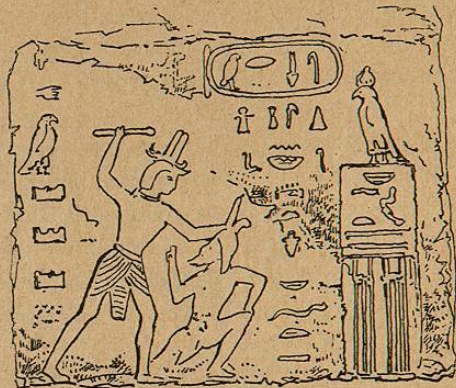
Le texte sacré nous dit que l'idole, adorée par les Hébreux au pied du mont Sinaï, fut faite avec les pendants d'oreilles donnés par les femmes israélites³. Ces bijoux étaient l'œuvre des artistes égyptiens. Les tombeaux les plus anciens de l'Égypte nous offrent de nombreux pendants d'oreilles en or, quelques-uns incrustés de perles; une peinture de Thèbes

¹ Voir Figure 32, d'après Rosellini, *Monumenti civili*, Tavola, L, Fig. 2 a b c. « Figurato in una tomba Tebana che porta la data di Thutmes IV. »

² Wilkinson, *Popular Account of the ancient Egyptians*, t. II, p. 143-146; P. Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, p. 391. Cf. plus haut, p. 543, la description du pectoral de la reine Aah-Hotep.

³ Exod., xxxii, 2-3

représente des dames égyptiennes faisant la comparaison des pendants qu'elles portent; nos musées sont remplis d'anciens bijoux de tout genre, pendants d'oreilles, bagues, quelques-unes très massives, chaînes, etc. Les filles et les femmes d'Israël avaient dans le désert des ornements pré-



33. — Le pharaon Snéfrou, de la IV^e dynastie.
Bas-relief de l'ouadi Maghara au Sinai.

cieux en grand nombre, parce qu'elles en possédaient assurément déjà elles-mêmes, pendant leur séjour dans la terre de Gessen, et qu'elles en reçurent probablement encore d'autres au moment de leur départ¹.

¹ Exod., xi, 2-3. — On voit par là combien étaient sans fondement les plaisanteries de Voltaire : « Collins, Tindal, Bolinbroke, etc., ne conçoivent pas que les Juifs, qui n'avaient pas de quoi raccommoder leurs sandales, aient demandé un veau d'or. » Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. 1, p. 130-131. Le savant apologiste a très justement remarqué, p. 123-124, que ces objections du patriarche de l'incrédulité sont une preuve de son ignorance, sinon de sa mauvaise foi, car les auteurs anciens parlaient de l'abondance des métaux précieux chez les Égyptiens et de leur habileté à les fondre et à les mettre en œuvre. Les découvertes égyptologiques ont

Il ne fut pas difficile à Aaron de faire fondre l'or qui lui avait été remis et de le façonner. Parmi les Israélites, on comptait des ouvriers habiles¹. Nous savons de plus qu'il y avait des mines dans le Sinai², où les Hébreux fondirent le veau d'or et elles étaient exploitées par les Égyptiens :



34. — Le pharaon Chéops, de la VI^e dynastie, constructeur de la grande Pyramide. — Bas-relief de l'ouadi Maghara au Sinai.

ils y mettaient en œuvre le minerai qu'ils en extrayaient, longtemps déjà avant l'exode³. On pouvait donc y trouver les instruments nécessaires pour fabriquer cette idole.

montré d'une manière encore plus éclatante l'exactitude de l'Exode et l'ignorance de ses détracteurs.

¹ Exod., xxxi, 2; xxxv, 30.

² Chabas, *Recherches sur la XIX^e dynastie*, p. 66 et suiv.; Birch, *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. 1, 1872, p. 7-8, 9; E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. 1, p. 202-203; 231-235; 256; H. S. Palmer, *Sinai*, p. 96; *Mélanges bibliques*, 2^e édit., p. 257, et plus haut, p. 481.

³ Voir Figures 33 et 34 les bas-reliefs égyptiens de Snéfrou et de Chéops,

L'adoration du veau d'or rappelle l'Égypte autant que sa fabrication même. On ne peut méconnaître dans cette idole une imitation du culte du bœuf Apis. Les cérémonies par lesquelles on l'honore, les danses, les chants, sont les mêmes par lesquelles en Égypte on célébrait les fêtes des dieux, telles que nous les voyons représentées sur les monuments figurés, lorsque dans la procession ou panégyrie on approchait de l'enceinte sacrée du temple.

Nous avons déjà vu plus haut¹ comment le pectoral du grand prêtre rappelait le pectoral égyptien. Afin de placer les noms des douze tribus d'Israël sur cet ornement, Moïse les fit graver sur des pierres précieuses. Comment aurait-on pu faire un pareil travail à cette époque ! s'écriaient les rationalistes. — Aujourd'hui nous n'avons qu'à entrer dans un musée, et nous pouvons voir de nos yeux, des noms égyptiens gravés sur des scarabées, des bagues, des colliers, etc., qui prouvent qu'un ouvrage de ce genre, non seulement n'était pas impossible, mais était alors fort commun². Tous ces récits du Pentateuque, loin d'être invraisemblables, sont au contraire comme un certificat d'origine : ils attestent l'éducation égyptienne et les goûts égyptiens de celui qui les a écrits et du peuple dont il est l'historien.

Pour la construction du tabernacle, le texte nous dit que les femmes tissèrent du fil bleu, pourpre et écarlate, afin d'en faire de l'étoffe³. Quelques spécimens d'étoffes égyptiennes, trouvés dans les tombeaux, prouvent qu'elles étaient faites avec du fil teint⁴. On y remarque en particulier la

trouvés à l'ouadi Maghara et attestant que ces pharaons en ont exploité les mines. D'après Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten*, Abth., II, Bl. 2.

¹ Voir p. 543-544.

² Voir Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. II, p. 59.

³ Exod., xxxv, 25.

⁴ Wilkinson, *Manners*, t. II, p. 79.

couleur bleue, qui provient de l'indigo. L'Exode nous dit aussi¹ que les Israélites battirent l'or en minces lames et le découpèrent en fils, pour le faire entrer dans la trame des étoffes bleues, pourpres et écarlates, et dans les tissus de lin. C'était là aussi un art égyptien. Longtemps avant l'époque de Moïse, sous Osortésen I^{er}, on trouve en Égypte du fil d'or. Hérodote parle d'un corselet, offert par le roi Amosis ou Ahmès à un roi de Lacédémone, lequel était orné de figures d'animaux travaillées de cette manière, en fils d'or et de coton². La teinture des peaux, dont il est question dans l'Exode³, est également un art connu de l'Égypte : une harpe conservée à Paris, au musée du Louvre, est encore recouverte de cuir vert⁴. Là aussi, dans ces descriptions du Pentateuque, nous reconnaissons donc des ouvriers formés dans la vallée du Nil et un écrivain qui est très familier avec ce pays.

L'arche du vrai Dieu dut être recouverte d'or pur, selon les ordres du Seigneur. Ce n'était pas non plus une chose nouvelle pour les Hébreux. La dorure et l'incrustation de l'or étaient connues en Égypte dès le temps d'Osortésen I^{er}, comme nous l'avons remarqué plus haut⁵. Parmi les bijoux de la reine Aah-Hotep, qui font aujourd'hui la gloire du musée du Caire et l'admiration des plus habiles orfèvres

¹ Exod., xxxix, 3.

² Le British Museum possède un corselet qui est reproduit par Fr. Le-normant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 9^e édit., t. II, p. 414.

³ Exod., xxxv, 7. — Dans ce même verset il est question de peaux qui, d'après la Vulgate, étaient de couleur d'hyacinthe, *pellis ianthinas*; c'était en réalité des peaux de dugong (*tahâš*), cétacé qu'on pêchait dans la mer Rouge. Voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. IV, p. 397-399.

⁴ Cf. Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. II, p. 102.

⁵ Voir p. 555.

modernes, on compte une petite hache dont la poignée en cèdre est couverte de feuilles d'or, la hache elle-même, qui est en bronze, est recouverte de lames plus épaisses d'or ouvragé; un poignard, avec son fourreau, a un manche en bois couvert de figures de femmes en or, la poignée est ornée de triangles en or, et la lame est bordée d'or et ornée de figures en or¹.

Il était donc bien facile à Moïse de faire exécuter dans le désert tous les ouvrages que Dieu lui avait commandés et pour lesquels la Providence avait, d'ailleurs, donné une habileté particulière à Béséléel et à Ooliab².

Les instruments de musique dont se servent les Hébreux dans leurs réjouissances à cette époque, sont aussi égyptiens. On voit sur les tombeaux de Thèbes des femmes tenant des tambourins, ronds ou carrés, comme celui dont se servit Marie, sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge³; on y voit également des instruments de toute sorte : flûtes, trompettes, sistres, harpes, guitares⁴.

Ainsi ce que le Pentateuque nous raconte du séjour des Israélites dans le désert nous ramène à l'Égypte qu'ils venaient de quitter, depuis les regrets qu'ils expriment avec tant de mauvaise humeur, au sujet des oignons et des poissons d'Égypte, jusqu'aux plus minutieux détails des œuvres d'art, exécutées pour le tabernacle et pour l'arche d'alliance. Ce sont là autant de signes de l'authenticité et de la véracité de nos Livres Saints. Qui pourra en disconvenir?

¹ Mariette, *Notice des monuments du Musée de Boulaq*, nos 816 et 817, p. 261-263.

² Exod., xxxi, 2-11; xxxv, 30-35.

³ Exod., xv, 20.

⁴ Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. II, p. 118. — Voir *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, p. 325, 477.

CHAPITRE X.

DÉPART DU MONT SINAÏ. — DU MONT SINAÏ A CADÈS.

Les Israélites demeurèrent près d'une année au pied du Sinaï, séparés en quelque sorte du reste du monde; recevant les commandements de Dieu, érigeant le tabernacle, construisant l'arche d'alliance et confectionnant les vêtements pontificaux, ainsi que tous les autres objets du culte prescrits par Dieu à Moïse. Abrisés au sud et au sud-ouest par des montagnes infranchissables, protégés au nord-ouest et au nord par une longue muraille de rochers escarpés, à travers laquelle on ne peut passer que par deux cols faciles à défendre, ayant à l'est les Madianites, dont l'alliance était assurée par le mariage de Moïse avec la fille de Jéthro, l'un de leurs scheiks, les enfants de Jacob jouissaient là d'une tranquillité et d'une sécurité aussi parfaites que s'ils avaient eu pris déjà possession des montagnes de Juda ou d'Éphraïm.

Cependant, quand la promulgation de la loi eut été terminée et le culte mosaïque organisé conformément aux ordres de Dieu, les émigrants durent continuer leur marche dans le désert. « La seconde année après la sortie d'Égypte, le second mois, le vingt du mois, la nuée se leva de dessus le tabernacle, et les enfants d'Israël partirent, division par division, du désert du Sinaï, et la nuée s'arrêta dans la solitude de Pharan¹. »

A partir du Djébel Mouça, la commission anglaise qui a exploré le Sinaï s'est reconnue impuissante à déterminer la route suivie par les Hébreux². Les savants de l'expédition

¹ Num., x, 11-12.

² Sur les stations des Israélites dans le désert, d'après le texte sacré,